

*Jean-Pierre Bertrand
et Lise Gauvin (dir.)*

Littératures mineures en langue majeure

Québec / Wallonie-Bruxelles



PUM



Textes réunis par
Jean-Pierre BERTRAND et Lise GAUVIN
avec la collaboration de Laurent DEMOULIN

Littératures mineures en langue majeure

Québec / Wallonie-Bruxelles

Actes du colloque de Liège
9-11 octobre 2001

Collection « Documents pour
l'Histoire des Francophonies / Théorie »
n° 1

La collection « Documents pour l'Histoire des Francophonies » bénéficie du soutien des Archives & Musée de la Littérature.

Cette publication a reçu l'aide du FNRS et du Centre d'Études québécoises de l'Université de Liège.

Illustration de couverture : © Jean-Claude Pirotte (coll. privée)

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit, est illicite. Tous droits réservés.

© P.I.E.-Peter Lang S.A.
PRESSES INTERUNIVERSITAIRES EUROPÉENNES
Bruxelles, 2003
1 avenue Maurice, 1050 Bruxelles, Belgique
www.peterlang.net ; info@peterlang.com

ISSN 1379-4108
ISBN 90-5201-192-3
D/2003/5678/16
Ouvrage imprimé en Belgique

ouvrage en coédition avec
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
ISBN 2-7606-1879-X
Dépôt légal :
2^e trimestre 2003 –
Bibliothèque nationale du Québec



Information bibliographique publiée par "Die Deutsche Bibliothek"
"Die Deutsche Bibliothek" répertorie cette publication dans la "Deutsche Nationalbibliografie"; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site <<http://dnb.ddb.de>>.

Remerciements

Le colloque international « Littératures mineures en langue majeure » s'est tenu à Liège du 9 au 11 octobre 2001 ; il a été organisé conjointement par le Centre d'Études québécoises de l'Université de Montréal (CÉTUQ), le Centre d'Études québécoises de l'Université de Liège (CÉQ), ainsi que le Groupe de Recherche interuniversitaire sur les Interactions Langue/Littérature (GRILL). Il a bénéficié du soutien de l'Association internationale des Études québécoises (AIÉQ), du Fonds national de la recherche scientifique belge, de la Délégation générale du Québec à Bruxelles, de l'Ambassade du Canada à Bruxelles et de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Tous nos remerciements particuliers à Aurore Boraczek, qui a participé à la préparation de la rencontre, à Rut Saura Espin et à Nathalie Delgleize qui en ont assuré la logistique, à Laurent Demoulin qui s'est chargé de la finition matérielle du présent volume.

Conclusions fictives

Comment peut-on être francophone ?

Laurent DEMOULIN

Je vais reprendre ici les deux fictions qui me sont spontanément venues à l'esprit lorsque, le 11 octobre 2001, j'ai conclu de manière improvisée le colloque « Littératures mineures en langue majeure », juste après l'ultime intervention. La première n'est, à vrai dire, pas très éloignée de la réalité : je vais feindre l'ignorance totale quant aux sujets abordés. Persan en visite à Liège, je ne sais rien des littératures mineures et francophones, qu'elles soient belge, québécoise, acadienne ou créole, hormis ce qui s'est dit lors du colloque, ou ce qui est écrit dans le présent volume. Me voilà donc simple miroir.

Première observation, premier reflet : à travers ces propos et ces pages, l'élément de cohérence est constitué par des références intellectuelles communes. Les situations sont certes très différentes d'un pays et d'un auteur à un autre, mais les mêmes noms reviennent volontiers quand il s'agit de les commenter.

Si Lise Gauvin – surtout grâce à sa notion de « surconscience linguistique » – est inévitable dès qu'il est question de littérature québécoise¹, il est difficile de ne pas citer Jean-Marie Klinkenberg lorsque l'on aborde la littérature belge et ses phases centrifuge ou centripète².

En ce qui concerne la problématique générale, plusieurs intervenants s'appuient sur les travaux de Pascale Casanova³ ou de Julia Kristeva⁴.

¹ Jean-Marie Klinkenberg, Catherine Khordoc, Julie LeBlanc, Jean-Christophe Delmeule, Cristina Brancaglioni et Marco Modenesi font ainsi référence aux travaux de Lise Gauvin, principalement à *Langagement. L'Écrivain et la Langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.

² Lise Gauvin, Rainier Grutman, Pierre Halen et Marco Modenesi font appel aux théories de Jean-Marie Klinkenberg.

³ Lise Gauvin, Gwénaëlle Lucas et Sylvano Santini (et Jacques Dubois lors du colloque).

⁴ Eurídice Figueiredo et Danielle Constantin.

Mais c'est surtout à Gilles Deleuze et Félix Guattari que l'on a recours : leur perspective sert véritablement de ligne d'horizon au présent ouvrage et y trouve une place jusque dans son titre. Leur *Kafka. Pour une littérature mineure* revient à plus d'une reprise dans les notes infrapaginales et le concept de « déterritorialisation » est ici d'un grand usage. Cette omniprésence pose cependant problème : le premier texte à se référer aux deux philosophes – celui de Lise Gauvin – se plaît à déconstruire leur apport. Basés sur une mauvaise traduction de Kafka, leurs concepts sont, d'après Lise Gauvin, les fruits de « contresens » et d'« amalgame[s] douteux ». Pourtant, Michel Biron, Catherine Khordoc, Raoul Boudreau, Eurídice Figueiredo, Sylvano Santini et Jean-Pierre Bertrand n'hésitent pas à les employer. Le premier prend, il est vrai, ses distances avec l'idée de « littérature mineure », à laquelle il préfère la notion de « liminaire », et le dernier cité use de Deleuze et Guattari de façon presque ironique, semble-t-il. Mais les autres prennent moins de précautions. Y a-t-il là divergence d'opinions ? Trancher la question équivaldrait à quitter notre sage position d'ignorant observateur : contentons-nous de souligner perfidement cette apparente incohérence...

Québec-Belgique : 2-0

Le second reflet – la seconde observation – concerne la littérature contemporaine : les Québécois et les Belges, tels qu'ils sont présentés dans ces pages, n'ont pas du tout la même attitude par rapport à la problématique envisagée, et, plus précisément, par rapport à l'hégémonie éditoriale française. Alors que la Belgique francophone semble soumise, la littérature québécoise se montre combative tant sur le plan proprement littéraire qu'institutionnel. Si l'on en croit Karine Cellard, elle est franchement libérée du modèle français : « L'influence de la France paraît aujourd'hui bien moins capitale à l'histoire de la culture québécoise qu'elle ne l'a jamais été. Comme pour consommer une rupture symbolique, la critique récente se montre en effet beaucoup plus sensible aux traces de l'américanité dans les œuvres québécoises qu'à celles du vieux continent. »

Dans sa forme, la littérature québécoise actualise sa position décentrée : les auteurs québécois dont il est question ici développent une écriture personnelle, inventive, anti-conventionnelle, qui correspond à leur éloignement géographique par rapport au centre parisien. Ils semblent réinventer la littérature écrite en français et ils disposent pour y parvenir d'une arme personnelle redoutablement efficace : le plurilinguisme.

Le cas le plus frappant est peut-être celui de Nicole Brossard : Julie LeBlanc parle de « posture déconstructionniste » à propos de son auto-

biographie *She Would Be the First Sentence of My Next Novel/Elle serait la première phrase de mon prochain roman*, qui joue, entre autres procédés, sur l'alternance et la juxtaposition du français et de l'anglais. Plurilinguisme aussi chez Francine Noël, notamment dans son roman *Nous avons tous découvert l'Amérique*, au sujet duquel Catherine Khordoc emploie l'expression « français américain » pour désigner un mélange de français standard, de québécismes et d'anglais. Plurilinguisme encore et complexité linguistique dans *La Vie en prose*, le roman polyphonique de Yolande Villemaire qu'analyse génétiquement Danielle Constantin : la langue y est « full et foule », « émaillé[e] d'anglicismes et de québécismes ». Cité par Pierre Halen, Jacques Godbout souligne avec ironie que les Français « ont un accent qui shine comme des salières de nickel »... Enfin, Cristina Brancaglioni et Marco Modenesi, dans leur analyse phonétique et thématique des romans de Gérard Bessette, Claude Jasmin et Michel Tremblay pour la première, de Marie-Claire Blais, Claude Jasmin, Michel Tremblay, Anne Hébert, Jacques Godbout et France Daigle pour le second, démontrent que nombre de romanciers jouent sur les niveaux de langue et développent une réflexion métalinguistique en regard du français de France. Et les Acadiens ne sont pas en reste puisque Raoul Boudreau nous présente la poète Rose Després et son recueil *La Vie prodigieuse* comme typique d'une littérature novatrice, en quête d'une langue « déconnectée », mêlant l'anglais et le français dans des vers frôlant parfois le non-sens.

Là où il n'est pas question de marier les idiomes, la littérature, au Québec, se veut résolument créatrice : Sylvano Santini montre que le dramaturge Normand Chaurette écrit un théâtre original en usant, avec insistance, de la répétition. De Réjean Ducharme, Jean-Christophe Delmeule met en lumière le « processus de déconstruction de la langue, dans lequel l'ironie mordante et la provocation jouent un rôle fondamental ». Et un écrivain apparemment plus classique comme Jacques Ferron, qui a revendiqué explicitement « dans sa réflexion sur son œuvre et sur la littérature en général » le concept de mineur, était fasciné par le poète Claude Gauvreau et par « l'exploréen, ce langage original que Gauvreau voulait non figuratif », comme l'explique Karim Larose.

Petit bémol dans ce concert, le texte de Michel Biron, qui voit en Louis Hamelin et en Gaétan Soucy des « écrivains liminaires » en manque de père, soumis « à la loi de l'invention verbale », à l'éternel commencement, et ne sachant « plus trop où aller ». L'originalité langagière n'est donc pas nécessairement une force : elle peut s'avérer néfaste, semble-t-il. L'analyse de Marco Modenesi tend, elle aussi, à nuancer l'image conquérante de la littérature québécoise. Si elle montre, au sein des textes romanesques, les « stratégies textuelles visant à représenter la langue » dont parle Lise Gauvin, elle met aussi l'accent sur les « com-

plexes d'infériorité » linguistiques des auteurs de son corpus vis-à-vis du français de France.

Il n'empêche que le tableau d'ensemble nous montre une littérature québécoise vivante, virulente, sûre de sa puissance et de sa créativité formelle. Et les pratiques institutionnelles qui apparaissent ici et là ne font que renforcer ce sentiment : Michel Biron lui-même souligne « l'engouement de la critique montréalaise » lors de la sortie du troisième roman de Gaétan Soucy, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. La même critique a fait plus encore pour la pièce *Le Petit Köchel* de Normand Chaurte : comme le raconte Sylvano Santini, elle a prétendu que la presse française avait été dithyrambique à son égard en Avignon – ce qui était, apparemment, un pieux mensonge. Et Danielle Constantin nous a appris que la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal avait créé un « Fonds Yolande Villemaire » et racheté à celle-ci ses manuscrits à un prix pour le moins avantageux : en Perse, seuls de grands écrivains morts depuis des lustres ont droit à de pareils honneurs ! Qui plus est, comme le prouve l'intervention de Paul Aron, la littérature québécoise est assez riche pour donner naissance à des recueils de pastiches. Et elle est assez vaste pour accueillir les exilés, comme Sergio Kokis, qu'Euridice Figueiredo nous dépeint sous les traits d'un auteur brésilien pour lecteurs québécois⁵. Remarquons, enfin, que plusieurs auteurs étudiés se passent de Paris pour exister en tant qu'écrivains : être édité à Montréal ou à Toronto vous donne droit à l'attention des universitaires⁶.

En regard, la pauvre Belgique francophone paraît écrasée par sa voisine française, défaitiste, molle, autocritique, auto-ironique, complexée, en un mot : vaincue.

D'abord, pour être écrivain belge, il faut avoir publié à Paris. Certes, Lieven D'hulst parle ici d'un auteur ancien édité à Liège et à Bruxelles, Joseph Grangagnage, mais il ne s'agit pas pour lui d'« exhumé une œuvre injustement oubliée » et, à travers sa description, l'auteur des *Wallonnades* apparaît comme le parangon des auto-ironistes.

Pour être écrivain belge, disais-je, il faut avoir publié à Paris. Et pour être publié à Paris, mieux vaut ne point trop être belge. C'est en tout cas ce qui ressort de l'article de Lisbeth Verstraete-Hansen : Charles Paron

⁵ Dans la mesure où sa description du Brésil est trop stéréotypée aux yeux des lecteurs brésiliens.

⁶ Yolande Villemaire, Louis Hamelin, Gaétan Soucy, Jacques Ferron, Sergio Kokis, Gaston Miron et Francine Noël ont publié, au moins en partie, leur œuvre à Montréal et Nicole Brossard à Toronto.

s'est vu refuser par son éditeur français son roman *Les Chiens de la Senne* à cause, notamment, de sa couleur locale.

Rainer Grutman et Pierre Halen se penchent tous deux sur le cas de Jean Muno. Celui-ci a le mérite de thématiser sa belgitude littéraire, linguistique et éditoriale. Il intègre ainsi dans la fiction « l'insécurité linguistique » sur laquelle revient Jean-Marie Klinkenberg ou « l'intranquillité » par laquelle Lise Gauvin définit les littératures francophones à la fin de son article. Mais il n'ose cette prise de conscience que tardivement, à la fin de son œuvre et dans la solitude. On est loin de l'insurrection générale des Québécois.

Et si ceux-ci ont massivement recours au plurilinguisme, les francophones de Belgique ne semblent pas vouloir profiter de la présence de leurs voisins du Nord pour renouveler le français.

Quant à un soutien quelconque de la presse ou des institutions, le Persan n'en a trouvé aucune trace, si ce n'est, bien entendu, dans l'existence même de ce colloque et de cet ouvrage.

Quelle stratégie adopter ?

Abandonnons notre point de vue persan pour donner vie à une seconde fiction. Imaginons cette fois un jeune auteur francophone, belge ou québécois par exemple, assistant au colloque ou lisant ce volume. Vingt ans, des tas de mots à écrire et le rêve d'être publié, lu, reconnu... Ne serait-il pas découragé par les propos des uns et des autres ?

Pierre Halen l'a dit plus clairement à l'oral qu'à l'écrit : se fier à son seul talent ne peut suffire. Il faut développer une stratégie pour avoir une chance d'exister en tant qu'écrivain quand on n'est pas né à Paris. Plusieurs stratégies ont été envisagées ici.

Certaines d'entre elles font irrémédiablement partie du passé, comme celle qui consiste à se considérer comme le représentant du peuple. « Par ma voix parlent les Wallons ou les Québécois » : difficile d'entonner un tel cri aujourd'hui. Par ailleurs, Jean-Marie Klinkenberg a montré que les singularités nationales stylistiques ou thématiques sont sujettes à caution. Par exemple, « l'irrégularité » qui sert parfois d'étendard aux Belges francophones relève du mythe. Pour en « faire une spécialité du discours littéraire belge », note Jean-Marie Klinkenberg, il faudrait « des corpus importants et variés, corpus qui, de surcroît, devraient permettre des comparaisons stylostatistiques avec d'autres corpus francophones ». Pareille démonstration est probablement irréalisable. En toute rigueur, il n'est donc pas possible de s'appuyer sur une essence fantasmagorique nationale.

La solution qui consiste à se faire plus catholique que le pape, c'est-à-dire le purisme du bon usage, est passée de mode elle aussi. Au Québec, le journal *Les Débats*, dont nous parle Karine Cellard, a misé sur cette carte-là, mais c'était en... 1900. Aujourd'hui, non seulement pareille attitude risque de vous éloigner de Paris au lieu de vous en rapprocher, mais en plus, on en connaît les ressorts inavoués : ils proviennent à nouveau de « l'insécurité linguistique » décrite par Jean-Marie Klinkenberg.

Se lancer dans la défense de littératures régionales ou francophones peut s'avérer dangereux. Marie Le Franc, qui s'est battue sur les deux fronts, n'a pas été récompensée par une gloire éternelle. Et pourtant, comme nous le rappelle Gwénaëlle Lucas, ce n'est pas faute d'ardeur au combat ! Aurait-elle été punie ?

Une stratégie plus récente consiste à intégrer la problématique dans l'œuvre même. Pierre Halen montre la force de ce procédé chez Godbout, Muno et surtout chez Confiant, qui procède à « l'affichage d'une belligérance proclamée à l'égard de la France comme lieu de référence symbolique ». D'accord, il s'agit d'une réussite : hélas ! elle n'est pas reproductible. Le sujet risque de lasser très vite.

Peut-être en va-t-il de même pour l'attitude « créatrice » des auteurs québécois décrite ci-dessus. Le plurilinguisme, déjà abondamment exploité, semble avoir atteint ses limites : le pousser plus loin n'équivaudrait-il pas à écrire en anglais ? Quant à la déconstruction, elle n'est pas neuve, elle non plus. Et trouve d'ailleurs nombre d'exemples historiques en... France.

Ne parlons pas de la tactique la plus honteuse : jouer la couleur locale, faire le Belge mangeur de frites, le Québécois sympathique, le Nègre chatoyant... pour conforter les clichés coloniaux de nos amis parisiens. Cela marche toujours, bien sûr, mais, à vingt ans, il est légitime de nourrir d'autres espérances...

La France, la France, la France : omniprésente dans ces pages, mais de manière larvée, référence commune, repoussoir commun. Lors du colloque, elle a fait l'objet d'une communication, signée par Jacques Dubois. Faut-il y voir un symptôme ? C'est la seule à ne pas être reproduite ici ! On y apprenait pourtant que la littérature française de Paris est en train de changer de fonctionnement. Son autonomie, si difficilement acquise, se décompose sous les coups des lois du marché et de la mondialisation.

Peut-être cette triste constatation donnera-t-elle des idées à notre jeune auteur. Penser directement en termes de marché, cela n'ouvre-t-il pas des voies insoupçonnées ?

Deux pistes au moins apparaissent immédiatement. D'abord, si l'on songe à l'exposé de Jean-Pierre Bertrand, la perspective de devenir « poète du dimanche » reprend quelque lustre : être publié à 420 000 exemplaires, c'est franchement inespéré pour un poète ! Deuxième possibilité : s'adresser à Dieu plutôt qu'à ses saints, c'est-à-dire se concentrer sur le vrai centre du marché mondial, dépasser Paris par la droite et écrire directement en américain, au mieux dans une langue directement adaptable au cinéma.

Mais il est possible que notre écrivain soit non seulement jeune et ambitieux mais aussi idéaliste et que la seule idée de « marché » l'emplisse de dégoût. Alors, il lui reste une dernière solution. Puisque, dans les pays francophones, l'argent ne joue pas encore un aussi grand rôle qu'à Paris et que la fermeture du champ a longtemps constitué la marque de fabrique de la plus noble littérature française, c'est à bon droit que notre jeune auteur québécois, acadien, belge, breton ou créole peut se targuer d'être... le dernier véritable écrivain français !